

ET SI VOUS VOUS LAISSIEZ TENTER ?

N° 8 Novembre 2008

Conseils de lecture, ce bulletin est ouvert à tous ceux qui souhaitent communiquer leur coup de cœur pour le faire partager. N'hésitez donc pas à envoyer vos propositions à Véronique Chapuis (v.chapuis@istom.net).

Qu'est-ce que la science ? / Alan F. Chalmers. Ed. La Découverte, 1990. (Le livre de poche, Collection Biblio-essais). (Cote : 501 CHA).

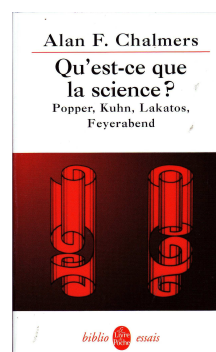
L'ouvrage de Chalmers est un état des lieux récent de l'épistémologie ; de ce fait, la question à laquelle répond l'auteur semble tout autant « Qu'est-ce que la science ? » que « En quoi consiste la démarche scientifique ? ». L'auteur étudie en particulier l'évolution de la physique. Plutôt que de risquer de me perdre dans les détails du panorama des méthodes scientifiques esquissé dans ce livre, je préfère m'adresser au lecteur élève ingénieur en ces termes : face à un problème donné, face à une situation à analyser, dans quelle mesure les explications que vous fournissez et les solutions que vous proposez sont-elles scientifiquement pertinentes ?

L'ouvrage de Chalmers offre des éléments de réponse à cette question en étudiant comment une discipline peut être qualifiée de scientifique et comment elle progresse dans le temps. On pourrait résumer (avec beaucoup de modestie et de façon très imparfaite...) la pensée de l'auteur ainsi : la science cherche à expliquer un aspect de la réalité objective (i.e. qui existe indépendamment de nous), du monde réel — On perçoit d'ailleurs ici la difficulté supplémentaire à laquelle doivent faire face les sciences sociales (économie, sociologie etc.) dont la réalité « objective » évolue du fait de l'action humaine. Les différents domaines scientifiques ont donc pour objet des aspects différents de notre monde, et tentent d'expliquer ces aspects du monde par des théories qu'ils confrontent aux faits. Ces théories sont des approximations de la réalité « objective » qui s'avèrent de plus en plus précises à mesure qu'elles progressent. (Autrement dit, les théories sont de moins en moins fausses à mesure qu'elles se perfectionnent).

L'auteur insiste également sur le fait que la science progresse compte tenu de l'évolution des techniques expérimentales, mais surtout se construit en fonction d'un dessein social complexe issu de l'interaction de nombreux professionnels (chercheurs).

Un des défauts de l'ouvrage est peut-être qu'il étudie peu les limites des techniques expérimentales, desquelles dépendent également en grande partie les résultats de la confrontation des théories scientifiques à la réalité des faits. Les problèmes de la « mesure », de l'interprétation des résultats, mais aussi de l'impact de la mesure sur l'état de l'objet étudié (qu'il soit une particule en physique ou un individu en sciences sociales) ne sont pas traités dans l'ouvrage, alors qu'ils renvoient tout autant à la scientificité de la méthode employée par le chercheur. Sur ce dernier point, on peut citer en mécanique quantique l'expérience du « chat de Schrödinger » et son interprétation par l'Ecole de Copenhague. (Profitez donc des ressources du Centre de documentation pour découvrir cette expérience !).

Lu par Olivier Grosse
(Enseignant Chercheur à l'ISTOM)



Quelques mots sur l'auteur :

Alan Francis Chalmers est un historien des sciences et épistémologiste né en Angleterre et établi en Australie (Université de Queensland). Il a étudié la physique dans les Universités de Bristol, Manchester et Londres.

ET SI VOUS VOUS LAISSIEZ TENTER ?

N° 8 Novembre 2008

La confusion des sentiments / Stefan Zweig.- Paris : Librairie Générale Française, 2007 (Cote : 830 ZWE)

C'est un titre emblématique de l'œuvre de Stefan Zweig. Au sens propre : «sentiments» et «confusion» font partie des éléments moteurs de la «machine» littéraire aux commandes de laquelle se trouvait Stefan Zweig (1881-1942). Au sens figuré : le livre lui-même est tout à la fois l'un des grands succès de librairie de Zweig et une nouvelle représentative de son œuvre.

La structure de cette nouvelle se retrouve dans maints écrits de Zweig : «Amok», «La pitié dangereuse», «Vingt-quatre heures de la vie d'une femme»... C'est une structure de «récit encadré», structure repérée et étudiée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent dans leur édition des Œuvres complètes de Zweig à la Pochothèque : dans un récit plus global, une personne confie à une autre un événement déterminant de sa vie, dont l'intensité émotionnelle et les répercussions concrètes dans sa vie ont un caractère extraordinaire.

Toutefois, il est intéressant de remarquer, signe distinctif, qu'il ne s'agit pas ici d'une confession orale adressée à une autre personne, mais d'une confession écrite. Pour préserver l'intimité, ou pour oser aller plus loin dans la divulgation ? C'est en tout cas une confession littéraire. Zweig est-il derrière elle ? Rien ne l'atteste. On peut seulement affirmer qu'il s'établit ici, délibérément ou inconsciemment, une osmose entre le protagoniste de l'histoire raconté, le narrateur et Stefan Zweig, tous les trois «hommes de lettres» sensibles aux tourments de l'existence.

L'homme qui se confie est un professeur en fin de carrière, auquel ses étudiants ont souhaité rendre hommage par un recueil de textes qui témoigne de leur admiration. En prenant connaissance du volume qui lui est dédié, le professeur constate qu'aucun des signataires n'a abordé ce que lui considère comme l'événement décisif du cours de son existence. Et pour cause : le vieil homme ne l'a jamais mentionné dans ses cours.

Le vénérable professeur a été un étudiant, lui aussi. Quand l'âge de partir à l'Université est venu pour lui, ses aspirations le portent vers la ville, la liberté, l'amour facile. Il s'adonne sans compter à ces occupations parallèles, négligeant les cours et l'université. Surpris par son père en compagnie galante, le pseudo-étudiant doit quitter la grand ville aux mille tentations pour une petite bourgade à la tranquillité monotone.

Là-bas, les choses vont prendre un tour étrange. Subjugué par un professeur de philologie anglaise, il se prend de passion pour la discipline qu'il enseigne, et accepte bien volontiers l'amitié que celui-ci lui offre, en même temps que le gîte, puisqu'il l'accueille dans la maison familiale. De profonds changements vont bouleverser le jeune homme, qui se lie à son professeur comme à un maître à penser et à vivre. Sensible à son caractère ombrageux, il souhaite l'aider, et croit trouver une bonne occasion de le faire en le secondant dans la rédaction d'un livre toujours espéré, jamais réalisé, portant sur l'histoire du théâtre victorien.

Mais le rapprochement entre l'élève et son maître n'est pas sans avoir des répercussions dans la vie de couple du professeur, marié à une femme visiblement malheureuse, et dans la vie sentimentale du jeune homme, partagé entre fascination intellectuelle et désir physique. Avec sa capacité phénoménale à pousser toujours un cran plus loin les émotions de ses personnages, Stefan Zweig mène l'histoire jusqu'à un aveu, qui marque la fin d'une passion tout autant que le début d'un lien indéfectible puisque, bien des années plus tard, l'étudiant devenu mûr reconnaît sa dette sans rien renier de ce qui s'est passé.

Lu par Philippe Marchesi
(Association Stefan Zweig)

Quelques mots sur l'auteur : Stefan Zweig, auteur autrichien (1881-1942), a dépeint dans ses œuvres de beaux portraits de personnages réels ou imaginaires. Nouvelliste, biographe, essayiste, mais avant tout Juif, il s'est suicidé en exil au Brésil.

ET SI VOUS VOUS LAISSIEZ TENTER ?

N° 8 Novembre 2008

HISTOIRE VERIDIQUE DE LA CONQUETE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE / Bernal Díaz del Castillo ; Paris, La Découverte / Poche, 2003. (Cote : 972.02 DIA (T. 1 et 2)).

Mettre les choses au clair, dire la seule vérité qui compte, celle du témoin oculaire, celle du soldat, celle du Conquistador qui a tout vu par ses propres yeux. Voilà la tâche que s'est donné Bernal Díaz del Castillo en renvoyant à l'âge de 80 ans sa chronique de la conquête de la Nouvelle-Espagne à la cour royale en 1575. Dans sa chronique il n'y aura pas de place à l'hagiographie trouvée ailleurs (les œuvres sur la conquête de López de Gómara, Illescas et Jovio entre autres) «je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très véridique... ce ne sont pas là de vieux contes et des histoires de Romains de plus de sept cents ans de date ; c'est hier, peut-on dire, que se passèrent les événements qu'on lira dans cette histoire».

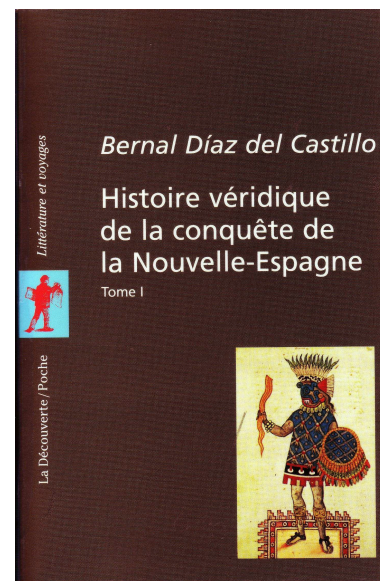
Cette rencontre des deux mondes est racontée avec passion par l'auteur, tel un correspondant de guerre. Ses aventures quotidiennes sont décrites de façon si intime, si personnelle mais en même temps de façon si universelle qu'on pourrait imaginer sa voix entonner un «Good night and good luck» à la fin de chaque tableau à la façon de Murrow.

Le récit de la rencontre avec celle qui fut l'interprète et amante de Cortès, Doña Marina, reste un moment clé dans cette chronique de la Conquista car elle incarne pour beaucoup la fusion de ces deux mondes et reste par son attitude envers les envahisseurs la figure emblématique «d'un conflit secret que nous n'avons pas encore résolu» (Octavio Paz). Cette dualité fragile issue de la rencontre de ces deux mondes fait hurler des injures cyniques envers eux-mêmes les mexicains lors de fêtes nationales : « ¡Viva México, hijos de la Chingada ! ». Un comportement qu'on peut quand même saluer car dans cette dualité, cette complicité inhérente à l'origine même du Mexique d'aujourd'hui il y a la lucidité de reconnaître que «Toute culture naît du mélange, de la rencontre, des chocs.*

À l'inverse, c'est de l'isolement que meurent les civilisations, de l'obsession de leur pureté.» (Paz) même si une telle prise de position nous amène avec elle ses contradictions et ses interrogations.

L'œuvre de Bernal Díaz del Castillo reste un récit épique mais avec une résonance moderne que l'auteur lui-même revendique. Si vous êtes curieux d'apprendre plus sur ce moment de l'histoire lisez-le car vous allez y trouver « le comme et le quand et la véritable manière » de la conquête, si ce n'est qu'à travers les yeux d'un auteur avide de dire la vérité et rien que la vérité.

Lu par Hugh BLAIR
(Enseignant à l'ISTOM)



Quelques mots sur l'auteur

Bernal Díaz del Castillo naquit vers 1495 et participa à sa première expédition en Amérique en 1514. Ayant obtenu les récompenses pour ces services en Amérique il commença à rédiger son récit de la Conquête vers 1551. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans en 1584.

*Octavio Paz, Le labyrinthe de la solitude, Gallimard, 1990

[à lire aussi à ce sujet, LA CONQUETE DU MEXIQUE, Hernán Cortés, La Découverte, 1996]

ET SI VOUS VOUS LAISSIEZ TENTER ?

N° 8 Novembre 2008

LE TIBET SANS PEINE : RECIT / Pierre Jourde.- Paris, Gallimard, 04/2008. (Cote : 848.03 JOUR, BU des Cerclades).

Epopée dans un territoire austère, aride et froid où le yack est la seule richesse : «on s'habille en yack, on se nourrit de yack, on se chauffe en yack, on se loge en yack» (p. 88).

Pierre Jourde relate avec un infini humour ses trois voyages au Tibet, entrepris au départ avec un ami baroudeur par envie d'inconnu, mais qui par trois fois manquent de préparation. Récit vivant où anecdotes et émotions se côtoient. Pierre Jourde bouleversé par le paysage tibétain, sait à sa première visite qu'il reviendra. Récit de 120 pages qui se déguste très agréablement. La dérision que porte Pierre Jourde sur l'amateurisme de son voyage avec son acolyte est rafraîchissante. Cette ironie donne de la drôlerie à une situation grave et forte d'émotion. «En fait, nous sommes partis au Tibet à peu près dans l'équipement et l'état d'esprit de deux pochards sortants du bar le soir et s'aventurant dans une rue froide. Notre niveau d'impréparation a quelque chose de forcené» (p. 20).

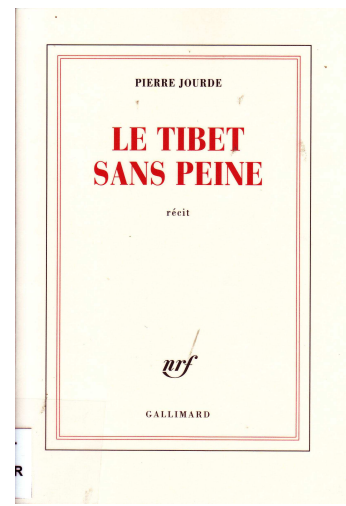
Groupe de trekkeurs, certes plus proches de touristes que de réels baroudeurs, pas dénués de courage ni de trempe, voire d'inconscience. Pierre Jourde et ses camarades marchent des heures sous une neige gelée à la recherche d'un bivouac où planter leur tente. Cette marche sans fin n'est pas qu'épuisante, elle s'avère parfois d'un danger extraordinaire, quant il leur faut, par exemple, franchir deux rives à l'aide d'un pont surplombant de 30 mètres un torrent pour visiter un monastère.

Souvenirs vivants, marche dans un environnement glacial mais magnifique qui fait «bramé comme un veau» l'auteur (p. 54) devant l'excès de beauté. «Elle n'était pas devant nous, elle se jetait sur nous. Nous étions roulés dans le sublime comme dans une vague.»

p. 41 encore : «Ce kaléidoscope épuisant de l'Inde, puis du Tibet, nous aurons beau nous y lancer de toutes nos forces, j'aurai beau m'y reprendre à trois fois, y laisser de la peau, et de la chair, je n'en connaîtrai jamais l'épaisseur de la réalité.»

Récit qui donne envie de partir pour le Tibet, pour l'Himalaya, et de simplement ajouter au voyage un surplus de préparatifs, pour que ce périple soit réellement sans peine.

Lu par Véronique Chapuis (Documentation)



Quelques mots sur l'auteur : Professeur à l'Université de Grenoble III, essayiste et romancier, Pierre Jourde est notamment l'auteur de «La littérature sans estomac», et avec Eric Naulleau, «Le Jourde et Naulleau : précis de littérature du XXI^e Siècle».

*«On ne devrait lire que
les livres qui nous piquent et nous
mordent. Si le livre que nous lisons
ne nous réveille pas d'un coup
de poing sur le crâne,
à quoi bon le lire ?»*

Franz Kafka